



Cercles 30 (2013)

“THE EFFECTING OF ALL THINGS POSSIBLE”

LA VILLE, LA CAMPAGNE ET LA SCIENCE

DANS *NEW ATLANTIS* DE FRANCIS BACON (16

MICKAËL POPELARD

Université de Caen Basse-Normandie

À l'inverse de celle de Descartes, dont on connaît le goût pour les métaphores architecturales, la philosophie de Bacon témoigne d'une certaine prédilection pour les tropes maritimes. Au début de la deuxième partie du *Discours de la Méthode*, pour justifier son entreprise de refondation philosophique et expliquer la méthode qu'il entend suivre, Descartes évoque ainsi ceux qui « font abattre [leurs maisons] pour les rebâtir » et qui « y sont quelquefois contraints, quand elles sont en danger de tomber d'elles-mêmes » [DESCARTES : 134] Si Bacon partage avec le philosophe français l'ambition d'ouvrir une voie nouvelle pour la science, c'est bien en termes nautiques, et non terrestres ou terriens, qu'il décrit le chemin à parcourir. L'œuvre à venir, écrit-il, est comme la traversée d'un océan inconnu : « nous avons voulu pénétrer les régions nouvelles, en véritable guide [...] Nous étant avancé au-delà des rivages des arts anciens, nous équiperons l'entendement humain pour la traversée » [BACON 1986 : 76-77]. On sait, en outre, que le frontispice du *Novum Organum* figure un navire qui franchit les colonnes d'Hercule, lesquelles marquent les limites du monde connu. Chez Bacon, le processus de connaissance est en effet presque toujours assimilé à un périple ou à une traversée. Certes, comme l'a montré Kate Aughterson¹, il s'agit là d'une métaphore classique, déjà commune au Moyen Âge, mais Bacon l'investit d'un sens philosophique nouveau, puisque son « nouvel organon » doit jouer, pour le philosophe, le même rôle que la boussole pour

¹ Kate Aughterson, « Awakening from a deep sleep : the heuristic status of tropes in the writing of Francis Bacon », diss., St John's College, Oxford, 1990. On consultera également avec profit le livre de Sarah Irving, *Natural Science and the Origins of the British Empire*, qui montre que Bacon « postule une relation de cause à effet entre la mise au jour du monde géographique et celle du savoir connu » [37]. Sur le thème du voyage, voir aussi mon livre, *Francis Bacon : L'humaniste, le magicien, l'ingénieur.*, notamment le chapitre 5, « L'idée baconienne de la science : le voyage et l'expérience dans la *Nouvelle Atlantide* ».

le marin : il doit permettre de découvrir des vérités jusque là inconnues mais aussi de produire des œuvres nouvelles et utiles.

Cependant, de même que, dans les premiers siècles, au temps où ils n'avaient que l'observation des étoiles pour diriger leurs navigation, les hommes parvinrent sans doute à longer les côtes du vieux continent, à traverser les mers intérieures de faible étendue, et qu'avant de pouvoir traverser l'océan et découvrir les régions du nouveau monde, il fut nécessaire de connaître l'usage de la boussole, prise comme un guide plus fidèle et plus sûr ; de la même façon, les choses qui ont été inventées jusqu'ici dans les arts et dans les sciences sont telles qu'on a pu les trouver par l'usage, la méditation, l'observation, l'argumentation ; [...] Mais pour aborder aux parties les plus reculées et cachées de la nature, il faut absolument introduire un meilleur usage et passer à exercice plus parfait de l'entendement humain. [BACON 1986 : 71]

Il existe pourtant, dans le corpus baconien, un texte qui inscrit la réforme de la science dans un espace plus terrestre que maritime. Œuvre hybride et singulière, à la croisée du récit de voyage imaginaire, de la fable philosophique et du genre utopique, la *Nouvelle Atlantide* donne à voir ce que serait cette science nouvelle dont rêve Bacon. Il est vrai que la *Nouvelle Atlantide* s'ouvre par le récit d'une errance maritime au terme de laquelle le narrateur et ses compagnons abordent aux rivages d'une île inconnue. On notera la persistance du thème de la navigation dans le discours du Père de la Maison de Salomon. Ce dernier explique en effet que certains des savants de son institution partent en voyage dans le monde entier pour rapporter non pas de l'or et de l'argent, mais des « lumières » nouvelles et des connaissances. Mais Bacon enferme son récit dans les limites de l'espace insulaire de Bensalem, et c'est la ville et ses alentours qui servent de toile de fond au tableau d'une société idéale, gouvernée par un monarque, mais placée sous la tutelle éclairée d'une académie savante, qu'il nomme « Maison de Salomon ». Cet article se propose de montrer comment la description de l'espace utopique, qu'il soit rural ou urbain, ne saurait être séparée de la question de la réforme de la science. Plus précisément, l'espace utopique est un espace malléable qui sert de terrain, voire de substrat, à la science nouvelle que Bacon entend fonder. C'est pourquoi, à l'inverse de la plupart des récits utopiques, la *Nouvelle Atlantide* ne présente ni l'image d'une cité idéale déjà réalisée, ni un modèle de perfection qu'il suffirait d'imiter, mais plutôt un espace en constante mutation que la science maîtrise et investit de part en part, une sorte de laboratoire où se construit le bonheur futur de l'humanité.

La ville baconienne : luxe, ordre et symétrie

Dès le tout premier contact entre les habitants de Bensalem et les marins Européens qui abordent dans l'île, le lecteur devine que les visiteurs n'auront qu'une perception lacunaire et trompeuse de l'espace dans lequel se déploie l'utopie baconienne. On sait que le récit utopique répond presque toujours à une exigence de fermeture [MOREAU, 1982] : dans la plupart des cas, l'utopie est une île, difficile d'accès et coupée du monde extérieur. Ainsi, dans l'*Utopie* de Thomas More, l'entrée dans la rade insulaire est malaisée et périlleuse pour le pilote qui ne connaît pas bien le port :

Other rocks there be lying hid under the water, which therefore be dangerous. The channels be known only to themselves. And therefore it seldom chanceth that any stranger unless he be guided by an Utopian, can come into this haven. Insomuch that they themselves could scarcely enter without jeopardy, but that their way is directed and ruled by certain landmark standing on the shore. By turning, translating and removing these marks into other places that may destroy their enemies' navies, be they ever so many [BRUCE : 40-50].

Comme le remarque Louis Marin, l'Utopie est une île circulaire, à la fois fermée à l'extérieur, car « l'art et la nature ont tellement fortifié les côtes que tout débarquement est impossible », et ouverte à l'intérieur, « par ce golfe qui est à la fois lac et port, difficile d'accès, donc fermé mais accueillant une fois les passes franchies ». Il ajoute que More a accentué le caractère de clôture de son île en lui donnant une forme circulaire, celle d'une ligne centrée sur elle-même, qui « a des connotations à la fois géométriques, astronomiques et magiques très puissantes » [MARIN : 139]. Dans *New Atlantis*, les marins européens se heurtent aussi à une clôture interne, car si l'entrée dans l'île baconienne n'est pas aussi périlleuse que chez More, les visiteurs sont empêchés de débarquer par un comité d'accueil qui leur demande de jurer qu'ils sont chrétiens et qu'ils n'ont pas d'intentions belliqueuses. Ayant satisfait à ces deux conditions préalables, les visiteurs ne sont pas pour autant libres de leurs mouvements. Car la coutume de l'île et la prudence de ses habitants imposent que les Européens soient enfermés pendant trois jours dans la « Maison des Etrangers » :

Ye are to know that the custom of the land requireth, that after this day and tomorrow (which we give you for removing of your people from your ship) you are to keep within doors for three days. [BRUCE : 156]

Ce confinement initial et cette clôture interne expliquent – pour partie, du moins – que la description de l'île soit si fragmentaire. De ses villes et de ses campagnes, le narrateur et ses compagnons ne voient en réalité que très peu de choses, puisqu'ils quittent l'espace clos de leur navire pour ce lieu fermé

et aveugle qu'est la Maison des Etrangers. De plus, leur libération ultérieure n'aura rien d'un élargissement, car ils restent, pour ainsi dire, astreints à résidence dans un espace dont le rayon n'excède pas quelques kilomètres. Bien que libres, ils ne peuvent pas se promener selon leur bon plaisir et ne verront jamais de Bensalem qu'une seule ville et la proche banlieue de celle-ci :

Only this I must tell you, that none of you must go above a karan (that is with them a mile and a half) from the walls of the city, without especial leave [...] We took ourselves now for free men [...] and lived most joyfully, going abroad and seeing what was to be seen in the city and places adjacent within our tedder. [158, 168]

Avant d'entrer dans la Maison des Etrangers, puis après en être sortis, les Européens parviennent néanmoins à se faire une première idée de leur environnement :

He led us through three fair streets ; and all the way we went we gathered some people on both sides standing in a row ; but in so civil a fashion, as if it had been not to wonder at us but to welcome us ; and divers of them, as we passed by them, put their arms a little abroad, which is their gesture when they bid any welcome. The Strangers' House is a fair and spacious house, built of brick, of somewhat a bluer colour than our brick ; and with handsome windows, some of glass, some of a kind of cambric oiled. [155]

Ce qui caractérise la ville bensalémite, c'est donc d'abord son harmonie. Dans le passage cité ci-dessus, le narrateur insiste en effet longuement sur la beauté des lieux qu'il traverse, utilisant le même adjectif (« *fair* ») pour qualifier les rues, le bâtiment dans lequel on les retient momentanément prisonniers, et enfin l'antichambre où on les reçoit (« *he brought us first into a fair parlour above stairs* »), tandis que les fenêtres sont elles aussi « élégantes » (« *handsome* »). Dans ses *Essais*, Bacon regrette que les bâtiments majestueux de son temps, comme le Vatican ou l'Escurial, ne possèdent pas même « une très belle salle » et il entreprend de décrire ce que devrait être, selon lui, le palais princier idéal [BACON 1948 : 230]. Une telle demeure, écrit-il doit conjuguer commodité et symétrie – et celle-là doit primer sur celle-ci « si on ne peut avoir les deux », car « les maisons sont faites pour y vivre et non pour qu'on les regarde ». À Bensalem, cependant, Bacon peut construire à peu de frais la ville idéale telle qu'il la rêve, et on ne sera donc pas surpris que les bâtiments de son utopie soient à la fois spacieux et majestueux. De plus, Bacon insiste également sur la richesse et la splendeur des matériaux utilisés par les Bensalémites. A l'inverse des Utopiens de Thomas More, les habitants de l'utopie baconienne ne méprisent nullement l'or et l'argent. On

se souvient que dans l'*Utopie*, les métaux précieux servaient à fabriquer des pots de chambre ou des chaînes pour les prisonniers, de sorte que l'or s'y trouvait associé soit à l'ordure soit au crime. Il en va différemment à Bensalem dont les maisons, mais aussi les vêtements et les parures des habitants, témoignent toujours de la richesse de l'île. L'Etat y est si riche qu'il pourvoit sans difficulté aux besoins des Européens pendant toute la durée de leur séjour:

Ye shall also understand that the Strangers' House is at this time rich and much aforehand ; for it hath laid up revenue these thirty-seven years ; for so long it is since any stranger arrived in this part and therefore take ye no care ; the state will defray you all the time you stay ; neither shall you stay one day the less for that. As for any merchandise ye have brought, ye shall be well used, and have your return either in merchandise or in gold and silver, for to us it is all one.
[BRUCE : 158]

La Maison de Salomon, cette institution scientifique qui veille sur l'île de Bensalem, fabrique d'ailleurs « des pierres précieuses de toutes sortes, dont la plupart sont d'une grande beauté et sont inconnues en Europe » [182]. En outre, elle honore les inventeurs (et leurs inventions respectives) dans deux grandes et belles galeries (« *two very long and fair galleries* », [184]). Comme aux jeux olympiques, le métal varie selon les mérites de chacun, depuis le fer jusqu'à l'or, en passant par le bronze, l'argent et le cèdre rehaussé d'or.

Mais c'est surtout la procession du savant de Salomon qui offre la meilleure preuve que les habitants de Bensalem ne dédaignent ni la pompe ni l'apparat. Son carrosse, par exemple, est en bois précieux, orné de cristal et rehaussé d'or :

The chariot was all of cedar, gilt, and adorned with crystal; save that the fore-end had panels of sapphires, set in borders of gold, and the hinder-end the like of emeralds of the Peru colour. There was also a sun of gold, radiant, upon the top, in the midst; and on the top before, a small cherub of gold, with wings displayed. The chariot was covered with cloth of gold, with wings displayed. [175]

Comme le soleil qui rayonne en son centre, il doit éblouir la foule par son luxe et par sa richesse, et on ne peut manquer d'être frappé par le contraste entre la procession telle que la décrit Bacon et le défilé des ambassadeurs d'Anémolie dans l'*Utopie* de Thomas More :

So there came in three ambassadors with an hundred servants all apparelled in changeable colours, the most of them in silks, the ambassadors themselves [...] in cloth of gold, with great chains of gold, with gold hanging at their ears, with gold rings upon their fingers,

with brooches and aglets of gold upon their caps which glistered full of pearls and precious stones, to be short, trimmed and adorned with all those things which among the Utopians were either the punishment of bondmen or the reproach of infamed persons or else trifles for young children to play withal. [72-73]

Dans les deux cas, la foule se presse au passage du cortège. Mais tandis que les Utopiens confondent les riches coiffes des ambassadeurs avec les bonnets à grelots que portent les bouffons, tout en s'interrogeant sur l'utilité de chaînes en or si faciles à briser [73], les Bensalemites n'éprouvent que respect et admiration pour le savant de Salomon et pour l'éclat pompeux de son cortège, comme en témoigne le profond silence qui accompagne sa traversée de la ville : « *Horsemen he had none, neither before nor behind his chariot : as it seemeth, to avoid all tumult and trouble. [...] He held up his bare hand as he went, as blessing the people, but in silence* » [176]. La scène propose donc une version policée et silencieuse des processions et *progresses* royaux de la Renaissance, dont on sait qu'ils donnaient souvent lieu à des scènes de liesse populaire. Ainsi l'ambassadeur espagnol rapporte que la reine fut accueillie par des acclamations et des cris de joie lors de son passage dans le comté du Berkshire en 1568 : « *She was received with great acclamations and signs of joy, as is customary in this country; whereat she was extremely pleased and told me so, giving me to understand how beloved she was by her subjects* » [HAIGH : 186]. Par son faste et sa solennité, elle rappelle également l'entrée en fonction du Lord Maire de Londres, avec cette différence néanmoins que la procession du Lord Maire faisait parfois l'objet de détournements satiriques de la part du peuple de Londres comme l'explique Adrien Lherm dans son article « Fêtes, festivités et joyeusetés à Londres au XVIII^e siècle » :

L'entrée en fonction du Lord Maire appartient en effet aux moments forts d'interaction et de participation à la vie politique locale : elle fait régulièrement l'objet de détournements satiriques, parodiques, scatologiques, qui dénotent une volonté de mise en scène identitaire et civique populaire. Dès la fin du XVII^e siècle, comme Ned Ward le consigne avec gourmandise dans son *London Spy*, le cortège est la cible de jets de détritrus, d'animaux morts et autres immondices. Les bourgeois bien mis qui la suivent sont tout particulièrement pris à partie, tout comme les tableaux et symboles qui ponctuent le parcours, maquillés pour représenter le contraire des vertus qu'ils sont censés illustrer ! En un mot, la fête finit en véritable carnaval bakhtinien. [LHERM : 59]

Ici, nul débordement. La foule respectueuse se tient sagement de part et d'autre du cortège, de sorte que la procession semble souligner une fois encore cette obsession de l'ordre et de la symétrie qui caractérise la ville

bensalémite : « *the street was wonderfully well kept : so that there was never any army had their men stand in better battle-array, than the people stood. The windows likewise were not crowded, but every one stood in them as if they had been placed* » [BRUCE : 176]. À Bensalem, il n'y a ni mouvement de foule, ni subversion. De plus, la population forme un ensemble compact, rigide, indifférencié, et Bacon ne fait entendre qu'un petit nombre de voix singulières – parmi lesquelles le gouverneur de la Maison de Salomon, le juif Joabin, et le savant lui-même – toutes issues de l'élite économique ou de l'aristocratie dirigeante. La ville baconienne paraît pétrifiée, au sens propre comme au sens figuré, figée dans son opulente immobilité, de sorte qu'on pourrait dire que le luxe, l'ordre et la symétrie sont les trois traits qui structurent l'espace bensalémite tel que le voient le narrateur et ses compagnons.

Mais cette perception de la ville utopique est à la fois parcellaire et lacunaire. Louis Marin souligne qu'il est fréquent que le texte utopique occulte une information capitale, à commencer par la localisation exacte du pays qu'il est censé décrire. Ainsi chez Thomas More, la longitude et la latitude de l'île d'Utopie s'évanouissent « à cause d'un chuchotement et d'une toux, en deux expirations douces et violentes de la voix » [MARIN : 116], qui rendent soudain inaudible le récit de Raphaël Hythlodée. Dans la *Nouvelle Atlantide*, il ne s'agit pas de signifier, comme le dit encore Louis Marin, que le lieu n'est rien d'autre qu'un lieu-dit : plus encore qu'un lieu indéterminé, « l'indétermination même du lieu », c'est-à-dire un lieu qui n'est rien d'autre qu'un discours. Il s'agit plutôt de suggérer que le narrateur n'adopte pas le bon point de vue sur le monde. C'est donc au savant de la Maison de Salomon qu'il revient, comme dans les anamorphoses de la Renaissance, de redresser la perspective.

L'espace de la science

Tout se passe en effet comme si la narration des Européens était au récit du savant de Bensalem ce que la science traditionnelle est à la science nouvelle que Bacon veut fonder : de même que les théories des écoles et des sectes philosophiques constituées échouent à découvrir la vérité de la nature, de même le narrateur et ses compagnons se méprennent sur ce qui se joue réellement sous leurs yeux. Car loin d'être une ville morte, pétrifiée dans son immuable et solennelle verticalité, la cité où défile le savant de Salomon est parcourue par une effervescence secrète, celle de la recherche scientifique. Ainsi, tandis que le Père de la Maison de Salomon expose les buts et les dispositifs expérimentaux de son institution, le lecteur comprend peu à peu que la science bensalémite envahit l'ensemble de l'espace utopique, à commencer par la ville elle-même. Ces bâtiments spacieux qui font

l'admiration des visiteurs européens servent d'abord aux expériences des savants, plutôt qu'aux fastes de la cour ou aux plaisirs de l'aristocratie. La Maison de Salomon édifie des fourneaux pour produire toutes sortes de chaleur ; des maisons où ils recréent artificiellement des phénomènes météorologiques comme la neige et la pluie ; ou encore des théâtres où les savants conduisent des expériences sur les sons et sur l'optique, et où ils se plaisent à produire des illusions sensorielles, lesquelles sont à la fois instructives et divertissantes : « *we have also houses of deceits of the senses ; where we represent all manner of feats of juggling, false apparitions, impostures and illusions ; and their fallacies* » [BRUCE : 183]. Mais le savant ajoute aussitôt que ce théâtre d'illusions sert avant tout une intention scientifique. Il s'agit moins de divertir les foules que d'avancer sur la route de l'invention des formes – c'est-à-dire d'œuvrer à la compréhension de la nature – en forçant celle-ci à prendre tous les visages dont elle est capable :

But we do hate all impostures and lies: insomuch as we have severely forbidden it to all our fellows, upon pain of ignominy and fines that they do not show any natural work or thing, adorned or swelling, but only pure as it is. [183]

À Bensalem, la science s'empare donc de l'espace urbain, construisant des palais qui sont autant de laboratoires, comme l'illustrent en particulier les galeries érigées en l'honneur des savants et des inventeurs, et qui réconcilient l'art et la science. Mais la science déborde de beaucoup le cadre de la ville. Dans son livre sur les rapports que l'homme pré-moderne entretient avec la nature, Keith Thomas montre combien la ville est encore, aux XVI^e et XVII^e siècles, le lieu de la civilité, tandis que la campagne est synonyme de rusticité et de grossièreté. Certains dialogues élisabéthains affirment ainsi qu'un *gentleman* élevé en ville sera plus « civil » qu'un *gentleman* campagnard, car « c'est à la ville que résidaient le savoir, le goût et le raffinement » [THOMAS : 318]. Ainsi, lorsque les contemporains de Bacon imaginaient le Ciel, ils se le représentaient sous l'aspect d'une Jérusalem céleste. Si l'aristocratie élisabéthaine ou jacobéenne goûte néanmoins aux charmes de la campagne, c'est surtout parce qu'elle cherche à échapper aux vices de la ville, à ses excès et à sa saleté. Mais en bâtissant de splendides manoirs, elle reconstruit, pour ainsi dire, la ville à la campagne, tenant à distance respectueuse ce que celle-ci pourrait avoir de trop rustique. À cet égard, le savant baconien, qui est aussi un *gentleman* – comme en atteste le passage précédemment cité, où le savant défile avec toute la pompe qui accompagne d'ordinaire les processions aristocratiques – devrait avoir partie liée avec la ville, laquelle serait, pour ainsi dire, son « lieu naturel ». Pourtant, à Bensalem, on ne constate ni séparation ni

antagonisme entre la ville et la campagne : au contraire, la science est chez elle dans l'un et l'autre lieu.

Car, ce qui frappe dans le récit du savant de Salomon, c'est précisément sa volonté de s'emparer de l'ensemble du réel, jusqu'au plus profond « des gouffres amers » et des « veines dans la terre », selon l'expression de Prospero dans *La Tempête* : « *Thou dost ; and think'st it much to tread the ooze / Of the salt deep, / To run upon the sharp wind of the North / To do me business in the veins o' th' earth / When it is bak'd with frost* ». [SHAKESPEARE : 123]. Keith Thomas souligne que l'Anglais de la Renaissance se pense comme un être supérieur dont la mission consiste à « dominer » à la fois le monde naturel et les animaux sauvages :

Pour des hommes de science formés dans cette tradition, tout l'objet de l'étude du monde naturel est que, la Nature étant connue, elle puisse être maîtrisée, administrée et utilisée au service de la vie des hommes [...] Sous les Tudors et sous les Stuarts, l'attitude caractéristique était d'exalter la prédominance humaine durement gagnée. La domination de l'homme sur la nature était l'idéal que proclamaient les hommes de science du début des Temps modernes. [THOMAS : 30, 33-34].

Ainsi, à Bensalem, rien ne doit échapper au champ de l'investigation scientifique, ni la ville, ni la campagne. Le savant explique par exemple que l'île possède des grottes profondes et de hautes montagnes qui servent à mener des expériences sur la conservation des corps, la prolongation de la vie, ou la production de nouveaux métaux. On notera d'ailleurs que le lexique utilisé pour désigner ces différentes régions (« *lower* », « *middle* », « *upper* ») renforce encore l'impression que la science embrasse l'espace utopique dans son intégralité : « *These caves we call the Lower Regions... and [these high towers] we call the Upper Regions : accounting the air between the high places and the low as a Middle Region* » [BRUCE : 177-178]. La science marque donc de son empreinte l'entière du territoire insulaire. Mieux encore : elle cherche à l'étendre et à le prolonger. Car, chez Bacon – et c'est là l'une des idées cardinales de sa philosophie – ce qui relève de la nature ne s'oppose jamais à ce qui procède de l'art ou de la technique. On trouvera en bibliographie plusieurs références d'articles et d'ouvrages sur cette idée. Au contraire, l'artificiel s'efforce toujours de reproduire, de compléter voire d'améliorer le naturel, comme en témoigne le passage où le savant explique que la Maison de Salomon, entassant pour ainsi dire le Pélion sur l'Ossa, construit des tours sur les plus hauts sommets, afin de créer des lieux d'expérimentation plus élevés encore :

We have high towers; the highest about half a mile in height; and some of them likewise set upon high mountains, so that the vantage of the

hill with the tower is in the highest of them three miles at least. And these places we call the Upper Region. [178]

Les savants utilisent toutes les ressources naturelles de leur île, notamment ses lacs et ses cours d'eau, ses mers et ses rivières :

We have great lakes both salt and fresh, whereof we have use for fish and fowl. We use them also for burials of some natural bodies... We have also pools, of which some do strain fresh water out of salt; and other by art do turn fresh water into salt. We have also some rocks in the midst of the sea, and some bays upon the shore for some works wherein is required the air and vapour of the sea. [178]

L'utopie scientifique baconienne ressemble donc fort à un cauchemar d'écologiste : à Bensalem, la nature n'est jamais vierge de toute inscription humaine et l'idée même d'une réserve naturelle est bien sûr impensable pour Bacon comme pour l'ensemble de ses contemporains. Si les premiers arguments en faveur de la protection des espèces datent du XVII^e siècle, il faut en revanche attendre la fin du XIX^e siècle pour que soient votées les premières lois concernant la conservation de la nature et la protection des créatures sauvages. Dans le même temps, on apprécie de plus en plus le « naturel », au détriment de l'« artificiel ». Tandis qu'aux XVI^e et XVII^e siècles la plupart des contemporains de Bacon jugent que seule la nature cultivée est belle et harmonieuse, n'hésitant pas à comparer les montagnes à autant de verrues sur la surface de la Terre, à partir du XVIII^e siècle, comme l'écrit encore Keith Thomas, « la plupart des esthètes en étaient venus à considérer l'idée classique d'une union entre le beau et l'utile comme de moins en moins accessible ». Certains vont même jusqu'à penser que « l'Angleterre serait plus belle dans un état de nature que dans un état de culture » [THOMAS : 371]. L'espace insulaire de la Nouvelle Atlantide n'a plus rien de sauvage. Il est fortement et intégralement « anthropisé », ce dont témoigne encore la présence d'un grand nombre de jardins et de vergers, lesquels remplissent moins une fonction d'agrément qu'ils ne répondent à une exigence scientifique, puisqu'il s'agit d'« améliorer » la nature en créant des variétés nouvelles dont certaines auront des propriétés curatives et permettront de soulager les maux des hommes, voire de prolonger leur vie :

We have also large and various orchards, wherein we do not so much respect beauty as variety of ground and soil, proper for divers trees and herbs: and some very spacious, where trees and berries are set whereof we make divers kinds of drinks, besides the vineyards... And we make by art in the same orchards and gardens trees and flowers to come earlier or later than their seasons; and to come up and bear more speedily than in their natural course they do. We make them also by art much greater than their nature; and their fruit greater and sweeter

and of different taste, smell, colour and figure, from their nature. And many of them we so order, as they become of medicinal use. [BRUCE : 179]

On a dit que l'île, ou plutôt sa ville principale, avait frappé le narrateur et ses compagnons par sa grâce et sa beauté. Pourtant, pour le savant de Salomon, la beauté importe infiniment moins que la variété des objets sur lesquels il travaille. Dans ses *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Alexandre Koyré notait qu'en s'intéressant presque exclusivement à la variété naturelle, les penseurs de la Renaissance se méprenaient sur ce qui doit fonder la démarche scientifique, à savoir l'abstraction mathématique et la simplification du réel. Mais ce que révèle la *Nouvelle Atlantide*, c'est que cette quête de variété n'est pas sans fondement philosophique – du moins chez Bacon. Si les mots « *divers* » et « *variety* » sont si fréquents sous la plume du chancelier, c'est parce que, selon lui, la tâche du savant consiste d'abord à actualiser toutes les virtualités de la nature. Pour ce faire, il doit la « mettre à la question », c'est-à-dire la torturer. Comme avec Protée, on ne peut vraiment connaître tous ses visages qu'après l'avoir enchaînée : « de même que Protée ne changeait jamais de forme tant qu'il n'était pas attaché et fermement maintenu ; de même les mutations et les variations de la nature ne peuvent jamais apparaître aussi pleinement quand elle se donne libre cours que dans les épreuves et les vexations de l'art ». C'est pourquoi les savants de Bensalem construisent des fourneaux pour produire différentes sortes de chaleur et des usines pour créer des armes, des pierres et des matériaux inconnus jusqu'alors. Comme l'explique le Père de la Maison de Salomon : « Notre Fondation a pour fin de connaître les causes, et le mouvement secret des choses ; et de reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles » (« *the effecting of all things possible* ») [BRUCE : 177]. Il s'agit donc pour Bacon de *tout connaître* pour pouvoir *tout produire*, en vertu de la célèbre maxime du *Novum Organum* : « science et puissance humaines aboutissent au même, car l'ignorance de la cause prive de l'effet. On ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant ; et ce qui dans la spéculation vaut comme cause, vaut comme règle dans l'opération » [BACON 1986 : 101].

En amont, dans l'ordre de la connaissance, cette exigence de variété se justifie donc épistémologiquement par la volonté de constituer une histoire naturelle aussi vaste et complète que possible, grâce à laquelle le savant pourra remonter jusqu'à la connaissance des « formes » véritables de la nature. Mais, *en aval*, c'est-à-dire dans la production des œuvres, la science baconienne continue aussi à varier les effets et à produire toutes les modulations de la qualité, car, pour Bacon, « créer toutes les choses

possibles », c'est, *in fine*, améliorer la vie des hommes. Comme le roi de Brobdingnag chez Swift, Bacon ne se lasse jamais de répéter que la visée de la science doit être pratique et opératoire. Loin de se perdre en vaines conjectures, elle doit être utile et bénéfique. Le nom des savants chargés de l'application pratique de la science à Bensalem n'a donc pas été choisi au hasard : si Bacon les nomme « *dowry-men* » ou « *benefactors* », c'est parce qu'ils sont « les donateurs ou bienfaiteurs » de l'humanité.

Ainsi, l'espace utopique, qu'il soit rural ou urbain, n'est pas tant le lieu d'une perfection déjà réalisée, que le laboratoire scientifique où les savants de Salomon travaillent à l'élimination des problèmes, des maux et des maladies qui minent la condition humaine. Les villes et les campagnes de l'utopie baconienne ne s'opposent pas les unes aux autres car la science bensalémite investit tout aussi bien les lacs et les rivières naturelles que les ateliers, les fabriques et les fourneaux. Pour Bacon, la science n'est rien d'autre que l'écho de la voix du monde. À Bensalem, l'espace insulaire forme donc un seul et même *continuum* qui sert de terrain, ou plutôt de substrat, à l'expérimentation scientifique. Celle-ci ne doit pas seulement imiter la nature – les savants disent par exemple posséder un grand nombre de fontaines et de puits artificiels, conçus à l'imitation des sources et des bains naturels – mais également la corriger, l'amender et l'améliorer, comme le prouve l'exemple de ces jardins dont les arbres et les plantes fleurissent en toutes saisons et donnent des fruits plus nombreux et plus savoureux qu'à l'état naturel. Plutôt que la représentation figée d'une société idéale déjà réalisée, l'utopie baconienne donne donc à voir un espace urbain et rural que l'activité scientifique transforme en permanence. L'île baconienne offre un paysage insaisissable, en perpétuel devenir et dont chaque état nouveau constitue un progrès par rapport à l'état précédent. À ce titre, il n'est sans doute pas exagéré de dire que la *Nouvelle Atlantide* s'apparente en définitive moins à un possible collatéral – c'est-à-dire à une utopie – qu'à un horizon asymptotique, c'est-à-dire à une « uchronie », qui serait aussi un nouvel âge d'or pour l'humanité.

Bibliographie

Sources primaires :

BACON, Francis. *The Essays or Counsels, Civil and Moral* [1625], édition bilingue établie par Maurice Castelain. Paris : Aubier, 1948.

_____ *Novum Organum* [1620]. Introduction, traduction et notes par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur. Paris : Presses Universitaires de France, 1986.

_____ *La Nouvelle Atlantide*. Margaret Llasera et Michèle Le Dœuff, ed. Paris : Garnier-Flammarion, 1995.

BRUCE, Susan (éd.) *Three Early Modern Utopias*. Oxford: University Press, 1999.

DESCARTES, René. *Œuvres et lettres*. Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1952.

SHAKESPEARE, William. *La Tempête*. Traduction d'Yves Bonnefoy. Paris : Gallimard, 1997.

Sources secondaires :

AUGHTERSON, Kate. "Awakening from a deep sleep : The heuristic status of tropes in the writing of Francis Bacon". Thèse, St John's College, Oxford, 1990.

FARRINGTON, B. *Francis Bacon, Philosopher of Industrial Science* [1951]. London: Macmillan, 1973.

HAIGH, Christopher. *Elizabeth I*. London: Longman, 1988.

IRVING, Sarah. *Natural Science and the Origins of the British Empire*. London: Chatto & Pickering, 2008.

KOYRE, Alexandre. *Études d'histoire de la pensée scientifique*. Paris : PUF, 1973.

LHERM, Adrien. « Fêtes, festivités et joyeusetés à Londres au XVIII^e siècle ». In *Londres 1700-1900, Naissance d'une capitale culturelle*. J. Carré (dir.) Paris: Presses Universitaires de Paris Sorbonne, 2010.

MARIN, Louis. *Utopiques. Jeux d'espaces*. Paris : Editions de Minuit, 1973.

MOREAU, Pierre-François. *Le Récit utopique : Droit naturel et roman de l'État*. Paris : Presses Universitaires de France, 1982.

PEREZ-RAMOS, A. *Francis Bacon's Idea of science and the Maker's Knowledge Tradition*. Oxford: Clarendon Press, 1987.

POPELARD, Mickael. « L'idée baconienne de la science : le voyage et l'expérience dans la *Nouvelle Atlantide* ». *Francis Bacon : L'humaniste, le magicien, l'ingénieur*. Paris : Presses Universitaires de France, 2010 : 175-202.

SERJEANTSON, Richard. "Natural knowledge in the New Atlantis". In B. Price (dir.) *Francis Bacon's New Atlantis : New Interdisciplinary Essays*. Manchester: University Press, 2002.

THOMAS, Keith. *Dans le jardin de la nature : La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne* [1983]. Trad. C. Malamoud. Paris : Gallimard, 1985.

ZETTERBERG, J.P. "Echoes of Nature in Salomon's House". *Journal of the History of Ideas* 43 (1982) : 179-193.